

6580



Petit Courrier des Dames
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Robe de Jaconas brodé, Bonnet de tulle orné de rubans Exécute par M^r. Croizat.
 rue de l'Odéon.

6580

(VII^e ANNÉE.)N^o II. — TOME XIII.

9

10 JUILLET 1827.



PETIT COURRIER DES DAMES



ANNONCES

DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés
franc de port, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

Dans un jardin immense on peut se promener,
On ne suit qu'une allée, une seule, et laquelle ?
J'en ai bien compté dix, dont la moindre est plus belle.
Mais personne n'y va ; non : Paris tout entier
Vient s'entasser en long dans un petit sentier.

Qui n'a fait vingt fois cette exclamation, comme le bon

0270

Danville, en entrant aux Tuileries aux heures où la mode y réunit tous ceux que l'ardeur de la température a chassés de leur maison? Au lieu de ces beaux ombrages où l'on pourrait à l'aise respirer le frais et s'abandonner aux douces rêveries de la soirée; la foule se resserre étroitement le long de la terrasse des Feuillans et chacun semblerait craindre l'ennui, s'il allait un moment errer isolément autour des parterres ou sous les dômes de verdure qui embellissent le jardin de nos rois. Combien j'aimerais mieux cette terrasse du bord de l'eau, où l'air est si pur, la vue si animée, les aspects si pittoresques. La Seine nous présente incessamment ses mouvans passagers; sur deux ponts, la population occupée des Parisiens se rend à ses affaires avec cet empressement que commande la rapidité des heures; sur le quai apparaissent d'un côté les débarquemens des bateaux qui viennent apporter leur tribut à Paris, de l'autre ces voitures, si grotesquement nommées, qui facilitent les courtes émigrations des citadins vers les campagnes voisines: sur la terrasse même, quelques scènes moins monotones que le retour périodique et compassé des promeneurs du beau monde, viennent récréer l'œil et charmer l'imagination. Ici des enfans jouent au cerceau, là des promeneurs graves raisonnent sur des sujets dont la sévérité ferait fuir tous les habitans de l'autre partie de jardin; ailleurs une mère suit de l'œil son jeune fils dessinant sur un album la colonnade de la Chambre des députés. Cette variété plaît et présente un bien autre intérêt que les processions régulières et entassées de l'allée des Feuillans.

Mais il faut que la mode exerce son empire, et pour suivre ses habitudes et annoter ses caprices du jour, il faut aller rejoindre la foule, et quand les Tuileries seront fermées, il faut encore aller étouffer dans les rangs non moins pressés du boulevard de Gand. Dans cette autre Babel, deux rangs de chaises resserrent les promeneurs dans un espace de quatre pieds de large où il sont obligés de se suivre pas à pas, comme un régiment en désordre surpris dans un défilé, malheur à celui qui, pressé d'arriver, se serait engagé dans la mêlée; il ne peut plus avancer, ni reculer; à gauche et à droite, il se trouve enfermé, et il doit de toute nécessité suivre le mouvement général; est-

ce un plaisir qu'une pareille promenade ? on pourrait en douter, mais ici la mode a prononcé et nous nous garderons bien de combattre ses décrets.

Quoi qu'il en soit, nous savons braver tous ces inconvénients pour recueillir les notes que nous devons communiquer à nos abonnées, et nous pouvons les mettre au courant de toutes les observations que nous avons faites, malgré la poussière, la foule et le bruit.

— Sur beaucoup de redingotes on adapte des pélerines formant schall, dont les bouts s'arrêtent sous la ceinture ; les pointes, qui tombent sur les épaules, sont ouvertes afin de former jokeys ; derrière, la pélerine descend en s'arrondissant jusqu'au milieu du dos.

— Sur les redingotes en organdie les biais sont d'un très-joli effet ; on en met quelquefois deux sur chaque côté du devant, et alors le bas du jupon est garni aussi de deux biais, dont un très-grand, et celui du dessus de la même grandeur que ceux du devant : il faut observer qu'alors les plis du jupon ne prennent qu'au défaut des biais, et se continuent tout autour de la ceinture.

— On voit beaucoup de robes en côte-pali unie garnies de deux biais ou de trois grands plis ; elles sont froncées partout et presque toujours de couleurs très-tendres. Nous en avons remarqué de très-élégantes en couleur tourterelle ; elles étaient garnies par deux biais en gros de Naples de la même couleur ; ces biais posés à plat étaient découpés vers le bas en forme de feuilles un peu recourbées : un très-petit laiton serré, dont le liseré qui bordait les feuilles leur donnait de la consistance et les tenait toutes également séparées. Les dames qui portaient ces robes avaient des écharpes en gaze-cachemire blanc brodées en soie plate couleur oiseau de paradis ; leurs chapeaux en paille de riz étaient garnis de plusieurs branches de feuilles moitié vertes, moitié jaunes, qui s'entremêlaient dans des rubans en gaze tourterelle mouchetés en vert.

— Sur des robes en côte-pali on voit des doubles pélerines rondes de la même étoffe que la robe ; ces pélerines sont garnies d'une frange en soie tordue : elles ont pour collet une ruche de tulle.

— Les manches blanches portées avec des robes en

couleur sont pour la plupart en jaconas; leur nombre l'emporte beaucoup sur celles en mousseline. Le bas n'a souvent que deux poignets séparés par un entre-deux de mousseline brodée.

— Quelques canezous ont au bas du corsage une garniture qui dépasse la ceinture tout autour de la taille. Sur quelques-uns ce ne sont que des pointes qui figurent des basques; d'autres ont sur le devant deux longues bandes que l'on arrête sous la ceinture en forme de nœuds.

— Les belles pailles d'Italie destinées aux négligés ne sont ornées que de rubans de gaze blanche brochés ou salinés; les nœuds placés sous la passe sont alors disposés à figurer une espèce de petit bonnet. Quelquefois ces rubans, garnis en petites blondes, sont d'une élégance parfaite et des plus avantageuses à la physionomie.

LE SOUHAIT ACCOMPLI.

On conduisait au supplice un chef de voleurs qui avait été long-tems la terreur du pays. Le condamné, marchant d'un pas ferme à travers la foule qui bordait le chemin qui conduisait de la prison à l'échafaud, saluait avec le plus grand sang froid les spectateurs à droite et à gauche. « Je voudrais bien savoir ce que ce pécheur endurci éprouvera lorsqu'on lui passera la corde autour du cou », s'écria un jeune garçon serrurier qui se trouvait sur son passage. Le voleur, portant ses regards vers l'endroit d'où partait cette exclamation, découvrit que celui qui l'avait proférée était un compagnon de son enfance dont le nom et la vie lui étaient parfaitement connus. Il continua sa route, et monta sur l'échafaud sans laisser paraître aucune émotion; mais au moment où l'exécuteur allait lui présenter le fatal lacet : « Arrête, cria-t-il; jusqu'à présent j'ai refusé de découvrir aucun de mes complices, mais puisque je vois que toute espérance est perdue, je ne veux pas quitter le monde sans faire au moins le grand voyage avec quelque brave camarade. » Le juge qui était présent le fit approcher. Après avoir reçu sa déposition, il ordonna que son supplice fût différé et qu'on le reconduisît en prison. On courut aussitôt s'emparer de la personne du garçon serrurier dont nous avons

parlé, et qui le lendemain fut confronté au chef de voleurs. Celui-ci soutint en sa présence l'accusation qu'il avait portée contre lui au pied de l'échafaud; il déclara qu'il avait été son complice le plus dévoué dans une foule de vols et de meurtres; il cita à l'appui de sa déposition une foule de circonstances si précises, si accablantes, que le pauvre serrurier, entièrement déconcerté, tergiversa dans ses réponses, et excita à un tel point les soupçons des juges, qu'ils le condamnèrent à la question. Il fut en conséquence livré à l'exécuteur; incapable de supporter les tortures auxquelles on le soumit, il s'avoua bientôt coupable. On le condamna à partager le sort de son accusateur, et comme il n'avait pris qu'une part secondaire dans les crimes qu'ils avaient commis ensemble, il fut, suivant l'usage, destiné à être exécuté le premier.

Au bruit des cloches et à travers une foule innombrable, le chef de brigands et son complice supposé furent conduits au lieu de l'exécution. Déjà la corde entourait le cou du garçon serrurier dont toutes les facultés paraissaient anéanties, lorsque le brigand cria comme la première fois: « Arrête, j'ai encore d'autres secrets à révéler au juge; qu'on me conduise devant lui »; et là, élevant la voix de manière à être entendu de tout le monde: « Ce jeune homme, dit-il, est entièrement innocent; mon accusation n'est qu'une fable aussi fausse que perfide. Plusieurs de mes camarades m'avaient juré de me procurer les moyens de m'échapper de prison: lorsque je me vis conduire la première fois au supplice, je pensai que le tems leur avait manqué pour accomplir leurs promesses. L'exclamation de ce serrurier que je connaissais parfaitement me frappa comme un trait de lumière, et je conçus l'espérance qu'en faisant différer mon exécution, je fournirais aux traîtres qui devaient me délivrer l'occasion de me servir. Mais puisqu'il en a été autrement, tous les liens qui m'engageaient envers eux sont rompus: voici la liste de leurs noms et le lieu de leur retraite ». Cette déclaration faite, il marcha vers l'échafaud et tendant la main à son complice supposé: « Ami, lui dit-il, tu dois être content de ton ancien camarade, qui n'a pas voulu te quitter sans te procurer le plaisir de voir ton désir satisfait; tu dois actuelle-

ment savoir aussi bien que personne ce qu'éprouve un condamné lorsqu'il sent la corde autour du cou. » Montant alors de lui-même sur l'échelle, il reçut la mort avec la plus grande fermeté. L'infortuné serrurier paya cher cet accomplissement trop complet de son souhait : il fut tellement frappé de terreur, que quatre jours après il avait cessé de vivre.

Cette anecdote, qui est véritable, s'est passée dans une ville du nord de l'Allemagne, le 18 août 1704.

MÉLANGES.

— Aller chercher à *Sainte-Périne* le sujet d'un vaudeville était une idée assez heureuse ; cependant le vaudeville donné sous ce nom au théâtre de MADAME n'a pas promis tout ce qu'on pouvait espérer du titre. La muse de M. Scribe est toujours infirme et laisse dans la solitude le théâtre qu'elle avait enrichi : cependant M^{lle} Jenny-Vertpré est de retour, et sa présence conjure les mauvais destins du Gymnase.

— Le vaudeville sentimental n'est plus de mode, on y veut aujourd'hui des tableaux de mœurs, des situations, de la gaieté. Une intrigue faible, un dialogue sans couleur échappent aux sifflets ; mais ils n'appellent point la foule : le théâtre de la rue de Chartres l'éprouvera pour *la Fleuriste* qu'il a donnée la semaine dernière : il n'y a pourtant pas eu de sifflets ; mais peut-on appeler cela un succès ?

— Le théâtre des Variétés reprend avec succès quelques-uns de ses anciens ouvrages ; il vient successivement de rendre au public les *Bonnes d'Enfants* et *Jocrisse chef de Brigands* : c'est assez pour plaire aux spectateurs qui sont entrés. C'est trop peu pour lutter contre la chaleur.

— Il n'y a pas d'homme au monde qui ait plus étudié la manière de mettre sa cravate que M. le baron Émile de Lampesé ; aussi a-t-il publié un traité sur cet important sujet ; 32 figures y sont jointes pour expliquer le texte, et le portrait de l'auteur vient à la fois mettre ses conseils en pratique et révéler les traits du grand génie auquel les cravates devront leur perfectionnement.

— M. Frédéric du Petit-Méré, ancien directeur de l'O-

déon, allait prendre part à l'administration du théâtre de la Gaîté : la mort, qui frappe les puissances comme les nullités, est venue le saisir entre ses deux empires.

— L'administration du théâtre des Variétés va recevoir dans ses rangs M. Jouslin de la Salle, auteur de plusieurs jolis ouvrages. Nous ne pouvons que nous réjouir de cette nouvelle.

— Le rendez-vous des promeneurs est maintenant au Jardin des Plantes, où chacun court admirer la giraffe ; c'est vraiment un personnage d'importance. Les journaux ont déjà inséré l'annonce officielle de ses audiences, et il n'est personne qui ne tienne à l'honneur d'y avoir été admis ; aussi, dans le monde, la première question à adresser, c'est : *Avez-vous vu la giraffe ?* Il y a là de quoi occuper le public pendant quinze jours ; après cela viendra autre chose.

— Un journal étranger est toujours un sujet d'effroi pour les Parisiens ; ils craignent d'affronter les difficultés d'une autre langue, et ne pensent point qu'une gazette vaille le travail d'une traduction. Cet inconvénient n'existe point pour un journal de la Louisiane dont plusieurs exemplaires arrivent en France. Il est écrit en fort bon français et renferme des détails fort curieux. Le théâtre surtout est un article qui intéresse. On joue à la Nouvelle-Orléans toutes nos pièces françaises. *La Dame Blanche* y a fait fureur, *le Maçon* a été vu avec plaisir, et nos vaudevilles en vogue y sont représentés avec succès. Il est telle province de France où l'on est moins au courant que dans ce pays lointain.

— On lit sur la couverture d'une feuille qui se publie à Paris une annonce relative au théâtre des Nouveautés. Après l'éloge de la troupe et des pièces, l'auteur de cette annonce prévient les étrangers qu'à toute heure ils sont sûrs de trouver des places dans la salle. Est-ce une épigramme ?

— Pendant l'orage qui a éclaté, il y a cinq jours, à Paris, le tonnerre est tombé sur le café qui est au coin du boulevard et de la rue de Richelieu. Les garçons, inaccoutumés à un hôte aussi bruyant, ne savaient comment le servir.

— Dans *le Joueur*, Varner se cache dans un étui de harpe

pour entrer sans être vu dans l'appartement de la femme du joueur. Quelqu'un disait : Qu'il y prenne garde , il va se faire *pincer*.

— Le baron Holbarich définit ainsi la comédie et la tragédie ; le but de la comédie est toujours un mariage, celui de la tragédie un meurtre ; toute l'intrigue roule sur ce sujet. se marieront-ils ou ne se marieront-ils pas ? ils se marieront ou ils mourront, voilà le premier acte. Ils ne se marieront pas et ils ne mourront pas compose tout le second acte. Un stratagème pour marier ou pour tuer forme le sujet du troisième acte. Un incident qui empêche le mariage ou le meurtre remplit le quatrième acte ; enfin fatigué de l'alternative on marie ou on tue pour conclure le cinquième acte.

— Sur une place de Paris, on vient d'apporter un grand nombre de pierres de tailles destinées à des constructions qui se font dans le voisinage ; à côté a été placée cette inscription : *il est défendu d'entrer dans les pierres* ; il faudrait être bien habile pour contrevenir à cette défense.

— On voit, sur le boulevard, un marchand de meubles qui, pour se garantir du soleil, a placé à l'intérieur de ses fenêtres des toiles peintes qui figurent des vitraux dans le genre antique ; cela fait un effet gracieux, et vaut mieux que ces éternelles toiles à raies bleues qu'on voit encore devant toutes les boutiques.

~~~~~

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-  
Lib. du Petit-Courrier des Dames, rue Richelieu, N° 47 bis, et  
rue St.-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

—  
*A ce Numero est jointe la Planche 483.*

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.